LE TEMPS QUI POUSSE / TIME GROWS BY
Commande de la future Cité des imaginaires

LE TEMPS QUI POUSSE

Salade Sonore d'Alain Damasio (en noir) et Floriane Pochon (en bleu)

VERSION FRANÇAISE

OUVERTURE >

Tu es venu écouter une balade sonore, n'est-ce pas ? Et tu crois qu'elle est gravée intacte sur un disque dur de nickel et de cobalt. Tu ne sais pas qu'à chaque diffusion dans un casque, la balade se métamorphose, elle change parce que les ondes sonores, aussitôt émises, sont déformées et perturbées par des ondes temporelles issues de l'intertime. Issues de quoi ? Oui, de l'intertime — l'internet du temps — qui permet aux époques de communiquer entre elles. *Hmm. Hold on.*

Comprenez-le : ce jardin extraordinaire que vous allez découvrir à votre droite, en grimpant pas à pas l'escalier du trouble, n'était qu'une couverture. La vérité serait plus profonde.

Le Jardin extraordinaire l'est surtout par ses propriétés temporelles hors norme. Il forme un univers-bloc où les trois dimensions — passé, présent et futur — coexistent en permanence au sein d'un même espace.

Ceci n'est pas un jardin : c'est une friche, où le temps pousse. Aurait poussé, poussa, couçi-couça.

Le temps allonge les tiges des bambous, il truffera les rochers de vécu, il a buissonné pour accueillir la foultitude de futurs qui n'attendaient qu'une pluie pour se déployer.

Ceci ne sera pas un jardin : ç'eut été une ambassade où l'écoulement fragile des choses et des êtres sera protégé du temps universel. *Vous auriez pu - encore - renoncer.*

Ce jardin ferme à la tombée du jour parce que les marées du temps y sont beaucoup plus hautes la nuit. Vous allez vous tenir à la lisière d'une zone où personne n'entrait sans un passeur. J'aurais été l'un d'eux. Je suis le plus ancien aussi. Je m'appelle Rémi Verne, dit *Véner*, je suis le petit-fils de Jules Verne, j'en suis la réincarnation. Je peux ventriloquer n'importe quel auteur. Là j'ai pris la voix d'Alain Damasio, qu'il m'en excuse, je parle avec son timbre pour vous rassurer.

Véner vient vous aider à explorer ce site un peu fou, à la façon de son ancêtre. Il sera votre sherpa dans l'étrangeté, le risque et l'aventure.
Jules a écrit un Tour du Monde en 80 jours. Véner vous propose plutôt… le Tour du Jour en 80 mondes. Laissez-le vous guider…

LE TEMPS QUI POUSSE / TIME GROWS BY
Commande de la future Cité des imaginaires

BALADE >

Ça y est, le voyage a déjà commencé. Vous le sentez ? L'imaginaire infuse en vous.
Vous ne pouvez déjà plus revenir en arrière : dans votre dos, l'escalier s'est dissout. Votre présent décompense. Vos souvenirs percolent vers l'avenir. Le temps ne passe plus : il pense, il ponce les pierres sous vos pas, il serait touffe d'herbe dans vos failles, il fut fleur et fruit — il pousse.
Vous vous élevez au-dessus de la route vers un espace flou. À combien de morts parles-tu ? N'hésitez jamais à retirer votre casque dès que vous sentez la pression monter, à appuyer sur pause, à respirer. Votre corps n'est *a priori* pas menacé, à quoi tu joues ? mais votre esprit…

Arrêtez-vous au premier belvédère que vous rencontrerez.
Le Cap 44 vacille dans l'air trouble, vous voyez une minoterie danser devant un quai saturé de voiliers, la farine valse sous les rafales, une raffinerie de sucre de canne sort de terre… Au loin, des chantiers navals font tinter le bois et l'acier. Sur les darses, les dockers dégainent des caisses. Puis la minoterie brûle, intégralement, les murs s'écroulent. Fini.

Vous voyez la Loire ? *« Les fleuves, ce sont les routes qui marchent. »*
La Loire est comme le temps : parfois elle coula à l'envers, de l'Atlantique Océan vers les terres. Le mascaret. La marée retourne le fleuve comme un gant, elle ramènera l'avenir, troublé d'eau saumure, de l'estuaire de Saint-Nazaire jusqu'aux machines de l'île. Elle a drainé avec elle la lame de fond des esturgeons et des silures pour venir râcler la vase d'un passé qui mêle les squelettes des prêtres et des Chouans dûment noyés dans l'enthousiasme de la Révolution avec le cadavre de Steve Maia Caniço, poussé d'un pont.

À gauche trône la grue grise, Titan en bout d'île, collée au Hangar à Bananes sur le quai des Antilles, devant nous le bras de la Madeleine rejoint le bras de Pirmil, on peut presque sentir les doigts des mains fluides qui s'entrelacent dans le courant. Plus loin, la Maison Radieuse du Corbusier. En face, Trentemoult, village de pêcheurs, tranquille, et doux.
La Loire coule et nous, on s'élève. Le fleuve s'allongerait et se dresse la falaise. La pierre contre l'eau, le granit en robe de lierre, avec son beau tombé vert. La cascade. L'arc de la carrière Misery maintenant bien visible.
S'empilent les strates de temps, la tectonique de la carrière. Ça secoue sec l'intertime.

J'aime ce granit, en deux variétés, l'une très dure, gris-bleu, l'autre friable et jaune.
À Nantes, les rues pavées vibrent encore des coudes ébranlés, tu claudiques sur des quais de clavicules cassées, le château de Bretagne lui-même est posé sur des blocs de vie passées à tailler, à gratter le granit de Misery.

Plus haut se trouve la Jetée de Chris Marker, où vous vous êtes déjà rencontrés. Voici la digue calée dans la colline, qui élance sa piste vers l'horizon, avec des allures de pont de porte-avion.
Vous êtes déjà tout en haut, sur le belvédère, hop, vous longerez seulement le square Maurice-Schwob et ses cèdres centenaires, vous fûtes plutôt à la masse, à l'arrière, encore sur la digue ? Peu importe. Portez au loin vos yeux sur l'immeuble de bureau bleu qui nous fait face. Ça, c'est le Cap 44. Construit en dix-huit cent nonante quatre. En béton armé, par le procédé de François Hennebique, alors révolutionnaire pour l'époque. Une minoterie industrielle. Les Moulins de Nantes. Construite pour raffiner une poudre blanche, la farine, qui fera des pâtes, du pain, des biscuits, quai Saint-Louis, port de Nantes.
Suis donc le grain de blé impur, lavé-épierré, nettoyé-séparé, trié et brossé qui passe maintenant dans les cylindres à canelures. Ensuite ça blute, séparera les sons, les classa par taille, les lamine encore sous des cylindres lisses et coulerait enfin la farine divine en bruine dans des sacs qui partent sur des barges au fil de la Loire, à moins de rester tankés sur place pour faire du biscuit nantais. En 1934, la minoterie s'arrêtera, tu saisis ? Regarde, elle servit d'entrepôt agricole, stockait des chais de vin en 1946, en 1972 devient bureaux. Puis ruine, puis rien, puis redevient un rêve.
Et en 2028, la voilà Cité des Imaginaires. Pour vous, c'est un futur évanescent, pour moi Véner, c'est là, en dur, gravé sur ma rétine. Alors fermez six secondes vos paupières et ouvrez-les à nouveau, tout iris lavé.
La Cité des Imaginaires. Vous la voyez se dessiner ? Oui, vous la voyez, à fleur de quai, un bourgeon sur la berge, un mirage oscillant. Posée sur ses piliers, elle porte une masse en suspension, à la façade miroir, une illusion d'île flottante que les architectes appellent le Ciel, puisqu'elle en capte les couleurs et les reflets.
C'est le crépuscule, nous sommes fin novembre : les arbres sur le quai laissent des traces de gouache rouges et ambres, le bas du bâtiment s'éclaire, à travers les baies de vrais arbres ont poussé au milieu d'une forêt de poutres et de poteaux, la structure Hennebique abrite un café qui t'appelle, tu vas aller t'y réchauffer… Ça y est, tu as tes mains autour d'un chocolat chaud, tu traverserais maintenant l'atrium, tu prendras le grand escalier, tu déambulais dans la médiathèque organique, un tiers lieu, toute d'alcôves, de hamacs, de bulles acoustiques, où tu liras, jouais, discutes, aurait pris un manga et plongerais vers l'ailleurs avant de repartir au Grand Musée Jules Verne, où tu sauras tout sur grand-père, où tu as vu qu'il interroge encore l'époque mieux que quiconque ne sut le faire.
Et te voilà tout en haut, sur le pont supérieur, un toit-terrasse arboré, le *Pavillon des Étoiles*, ultime belvédère, où tu contemples île, carrière, ville, le petit lac du Jardin Extraordinaire et en te retournant vers l'ouest, l'enfilade de la Loire glissant vers l'estuaire.

Tu n'as fait jusqu'ici que monter, bravo… Il te faut maintenant redescendre. Pousse le petit portail et prends l'escalier qui plonge… Prépare-toi aux aventures ce que tu vas vivre en bas :

LE TEMPS QUI POUSSE / TIME GROWS BY
Commande de la future Cité des imaginaires

Voyage au centre de la bière, Cinq semailles en vallon, les enfants du capitaine Nantes, tous ces mondes t'attendent dans le jardin. Et tant d'autres…

L'escalier de gauche offre balcon et abri amoureux. De là, tu vois la via ferrata et les trente voies d'escalade par lesquelles je m'échappe quelquefois; le nouveau jardin et son bassin, *Vingt Milieux sous les Mares*; le belvédère en forme de nid de cigogne de Tadashi Kawamata et l'arbre lunaire lacté. Le chemin de fer est encore là, 22 mètres sous terre, tu l'as vu s'effacer non ?
La plateforme à droite, avant la volée finale de marches, donne une vue idéale sur les petits jardins. À gauche les salades frisées, les hibiscus et les calopanax, à droite le jardin du yucca, du gingembre qui sent et des tétrapanax.
Des *tretapanax papyrifer*, exactement, l'aralie à papier de Chine où tu débites de fines feuilles dans la moelle du tronc pour tes aquarelles, Véner. Correctement séché, le papier est léger, blanc et doux, légèrement translucide, une surface veloutée — mais trop fragile. Tout ce que tu y écris se déchire et part à vau-l'eau. C'est pour ça que tu parles, Vener, ta voix est ton seul pinceau.
Regarde bien sous la rampe les gardes-fous gris de l'escalier, c'est toi qu'ils gardent, jeune fou.

En bas, les ganivelles vous coupent encore de l'avenir, du verger nourricier et de la pergola — longez-les puis bifurquez en direction de la cascade jusqu'au laurier-palme gigantesque, le premier arbuste du jardin, abritée du vent et épanoui plein sud, puis obliquez par le chemin de pierre qui descend.

Je suis le lézard des murailles, qui tague avec ses pattes le mot ZAD.
Tu seras la salamandre tâchetée qu'on n'achète pas. Elle est le papillon azuré, le cuivré commun, le tircis. Vous serez les seize espèces d'odonates qui frétillent à fleur d'eau : j'ai été le caloptéryx éclatant, tu es la libellule bleu nuit, l'anax empereur et napolitain, elle sera la petite nymphe au corps de feu à la silhouette de bambou rouge, je serais l'agrion délicat qui lui répond ton sur ton.
Nous fumes la libre bulle de rosée posée sur l'élytre de la libellule, à l'aube.
Alors, souffrez… que je la souffle du bout des lèvres. La voici, évaporée.

Tu marches maintenant au cœur du jardin aux sentiers qui bifurquent. Enfonce-toi vers l'ombre, là où les ronces froncent les sourcils du jour. *Rebroussailles - n. f. Pl. Temps qui trace à l'envers. Contre-mouvement du vivant, qui reprend ses droits dans l'ombre et l'emmêlé. Refus de l'élagage temporel : chaque instant repousse dans toutes les directions pour fabriquer son propre chemin, quitte à risquer le contresens.*
Assieds-toi sur les bancs de chêne tranché, au dos lisse, et caresse sous ta paume quelques mois, encore vifs, des années soixante-dix. Qui aurais-tu aimé être ? Peut-être trouveras-tu plus loin la petite forêt de bambou, dont les piquets frissonnent ? Le bambou où le présent pousse par le milieu, où

chaque segment d'une tige, tandis que tu l'empoignes, va dilater en toi la joie d'être ici et main-tenante // main-tenante, à palper le tube dur dense, la force du végétal qui pulse, la flèche de la poussée.
Là le temps descend. Il est présence. Il s'ouvre.
Un bouquet d'instants sous le souffle d'une rafale — tel est le petit bois de bambou. Et si tu penses à quelqu'un de façon suffisamment intense, tu verras pousser son souvenir, ou son devenir, entre deux nœuds, un millimètre par seconde.

Le sol carrelé de la brasserie, en mosaïque rouge et blanche, brouillé par les feuilles. 200 000 bouteilles/jour en 1950, plus un tesson aujourd'hui. Quand es-tu déjà morte ? Le petit lac de céramique, en camaïeu bleu, caché derrière la bambouseraie où l'on entend encore la nuit le pas des ouvrières qui portent les caisses de bière fraîchement embouteillées. Certaines y dansent toujours sans que les carreaux s'usent, le temps n'a pas de prise. À quoi est-ce que tu t'accroches ?

Sur le sol des petites sentes, sens-tu que tu marches sur des copeaux, sur le broyat des broussailles de toute la ville de Nantes ? En vérité, tu fouilles du pied la sciure d'une myriade d'instants vécus par les habitants et qui sont passés dans la sève, tu n'écrases rien, rassure-toi, c'est plutôt ces vies qui te portent et palpitent sous tes pas. Qu'as-tu été capable de faire par amour ? Les copeaux sonnent élastiques et moelleux, ils se délitent doucement en nourrissant la terre, ils piègent la chaleur et la pluie, ce sont des morceaux de bravoure, des éclats de rire, d'obus, de voix, des fragtemps de mémoire vive, une bribe d'enfance trop longtemps tue, des lèvres qui s'entrouvrent, un baiser, une écharde dans l'amour, des brisures d'amitié, c'est un bourbon qu'on boit ensemble, entre filles, la fatigue d'un marin qui s'endort sur une caisse, au pied d'un cargo — c'est tout ça à la fois, rebrassé et foulé et refoulé. A quoi est-ce que tu t'accroches et que tu devrais laisser aller ?

Tout près du portail, bien mieux que le pommier, t'attends le figuier, le figuier qui fut l'arbre véritable d'Ève et d'Adam, sache-le, de par son fruit si sexuel qui s'ouvre avec les doigts, juteux sous la pulpe et délicieux sous la langue.
À deux pas, le flamboyant d'Hyères, d'un orange puissant, où les devenirs jaillissent, où se cueille la Nantes Révoltée qui résiste, action après action, occupation après manif — Qu'est-ce que tu as à perdre ?— la Nantes qui contre attaque partout, désarme la police, fout le zbeul, tare ta gueule, voilà une banque qui se tient sage, nos désirs font désordre, les mauvais jours finiront. À quoi tu tiens ?

Les fougères géantes qui nous ramènent au précambrien, le fatsia avec ses mains ouvertes aux doigts gauchis qui tordent l'histoire et la révisent. Quelles seront tes dernières paroles, si tu pouvais les choisir ? Les bougainvillers en fleurs, en pleurs, les bananiers sans banane, qui sourient en pensant aux smoothies, les magnolias tout en haut, qui chantent du Claude François.

LE TEMPS QUI POUSSE / TIME GROWS BY
Commande de la future Cité des imaginaires

Dévisse ta tête, casse-toi la nuque pour qu'enfin tu les vois. Qui ? Ou quoi ? Les avions qui biaisent au-dessus de Nantes. Les avions qui n'atterriront jamais à Notre-Dame-des-Landes. Les chemtrails qui bliquent dans un ciel bleu comme une orange. Leurs traits blancs, leur trait chiant, leurs grandes lettres capitales écrites au kérozène dans la vapeur d'eau, leur alphabet de craie sur l'envers bleu du tableau. (Il fait gris ? C'est juste que tu ne sais plus voir derrière le rideau. Il fait gris ? Fend le toit d'ardoise, badaud !)

Le camphrier à gauche après la cascade, qui soulage la douleur de l'avenir ; le manioc au bord du chemin, féculent du temps lent, des longueurs ; le poivrier du Sichuan puisque la nuit s'épice.
Et si tu ne pouvais rien dire, qu'est-ce que je devrais entendre?
Qu'est-ce qui se tait quand nous sommes là ?
Qu'est ce qui te fait grandir?

À un moment, près du portail du parc, avant d'en finir, une petite sente secrète frôle un camélia sans fleur. Elle mène à un tunnel, sous la falaise. N'essaie pas de le traverser. C'est une porte temporelle. À travers tu verras le futur — un bâtiment fou, des post-humains en short, une Mad Machine… Qui sait ? N'y reste pas trop longtemps car tout avenir entrevu nous aspire : il entre en toi, il matrixe ton cortex.

Décale-toi plutôt vers ta droite et lève la tête.
Tu fis face à un majestueux lierre : les passeurs ici l'appellent *le lierre aux glyphes*.
Grâce à lui, tu pus décrypter l'arborescence du passé, tout ce que ce lieu, de traces, a laissé.
Le lierre est l'hier, tout est dit. Lire le lierre, en délire, le délier, (*« je m'accroche à toi, lierre de rien »)*, un lierre-lieu, un fier feu, une guerre pour les gueux. Lierre aux griffes, qui s'accroche, qui s'arroche ; lierre à tiques, qui bouge pourtant ; une boule de nerf-nœud de lianes pour ceux qui croient qu'au lieu d'en découdre, mieux vaudrait encore se faufiler, en grimpant, en groupant. Une pierre-pieu à même la falaise balaise, un peu de terre sur les vires qui suffit aux aloès et aux cactus pour jouer à la raquette. Au pied de la paroi, le temps s'écoule de haut en bas. Sur cette immense ardoise, le lierre aux glyphes transcrit l'histoire du site tige après tige, feuille à feuille — la brasserie, la farine, les Moulins, les usines, les voiliers, l'imaginaire qui vient et sa Cité, dans les limbes, la cécité de l'industrie que Verne avait déjà pointée. Rompez ! Aloès, rien de nouveau.

La cascade est pur temps qui jaillit. Mais si tu regardes la cataracte dans le bassin, tu la vois couler à l'envers, vers le ciel. Un geyser. La cascade est le temps fluide, qui surgit, inconstant, arrêté, sans débit, puis soudain diluvien, un torrent de pluie. Ainsi naît l'inspi de l'instant. Tend la main, touche le courant, ne mets pas les doigts dans l'emprise, fais attention, *fais attention…* Écoute. Les vanilles d'eau se défroissent dans le bassin. Les nénuphars métabolisent *mezza-voce* tes bouffées de cafard. Aimerais-tu avoir des fleurs au bout des doigts ?

LE TEMPS QUI POUSSE / TIME GROWS BY
Commande de la future Cité des imaginaires

Sous la cascade, au bord et dans l'eau, gigotent les blocs. Là où le temps est pris. L'erreur serait de croire que la pierre est mémoire. Que le passé s'y tient, replié et compact, pétrifié et intact, en attente d'être relu, d'être perçu. Qu'est-ce que tu refuses de voir ?
En vérité, les blocs captent tous les types d'ondes temporelles.
Il est des blocs d'enfance, de devenir, des blocs du futur, énormes, qui se fendront un jour, mais qu'on peut déjà sentir en effleurant la mousse qui les crypte, comme des glyphes, à la surface du granit. Prenez un moment pour en lire un, comprendre sa syntaxe, vous faire traverser par les vibrations qu'il contient et vous verrez peut-être monter en vous la fameuse Cité des Imaginaires, derrière la cime des arbres et vous entendrez les mots de Jules Verne sortir tout seul de ses manuscrits, au troisième étage.
« Tout ce qui est impossible reste à accomplir », « Il faut pourtant bien que l'avenir finisse un jour ».

Mais l'avenir ne finit pas. J'en viens.
La rivière possède trois ponts, trois passerelles temporelles. Dans la mare à l'arrière tourne un vortex qui aspire l'eau. C'est là que je me ressource chaque nuit, là que je renais dans le tourbillon du temps. Je suis le passeur trépassé du jardin, l'outrepasseur sherpa, un shaman, un sensei, sauf que ma lanterne japonaise est une plante.

Je fus un paquet d'ondes, votre résonance mentale quand vous ne vibrez plus, je serai l'imaginaire que vous vous interdisez encore : celui qui fabrique pourtant demain, qui le forge, ensemble, à la main. L'imaginaire qui interroge le progrès et ses promesses, les pouvoir visibles et insidieux, notre rapport au vivant dans toute sa tendresse. L'imaginaire qui offre du possible au réel, du "respire", qui perce de trous les tunnels quotidiens, la libre pensée qui ne cherche pas le familier mais l'étrange et l'étranger, qui ne cherche plus « qui suis-je et quelle est mon identité ? » mais « où es-tu, où êtes-vous et quels sont vos fils, vos fibres ? » que je vienne, à vos étoffes, me tisser.

Votre voyage s'achève, les mondes déja se dissipent.
Vous allez sortir du Jardin extraordinaire pour retrouver vos vies.
Moi je reste ici, aux alentours, à rôder, par amour. Qu'est-ce qui te fait grandir ?// qu'est-ce qui se tait quand nous sommes la? À attendre que le temps pousse dans les tetrapanax, dans le cœur des bambous, des libellules et des abeilles. À lézarder sur les blocs de futur qui fendent si doucement, à me baigner dans le petit lac de céramique où les ouvrières de la brasserie dansent et dansent en riant. À cueillir le présent, les baies pourpres de vos présences, par les oreilles, comme avec une fiction-panier.
« Mobilis in Mobile ».